



HAL
open science

Pour une ville plurielle (Préface)

Jean-Pierre Lévy

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Lévy. Pour une ville plurielle (Préface). Chabrol M., Collet A., Giroud M., Launay L., Rousseau M., Ter Minassian H. Gentrifications, Amsterdam, pp.13-18, 2016, 9782354801458. hal-01420432

HAL Id: hal-01420432

<https://enpc.hal.science/hal-01420432v1>

Submitted on 24 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Préface

Pour une ville plurielle

Vendredi 13 novembre 2015 18 heures, je ferme mon ordinateur en laissant en suspens les premières phrases d'une préface. Dimanche 15 novembre 10 heures, un appel téléphonique : Matthieu était au Bataclan. Lundi 16 novembre au matin, je peine à ouvrir le fichier, à relire et prolonger ces lignes... Je suis déboussolé. La gentrification, quel intérêt ? Pourquoi écrire ?

Pour Matthieu, sa passion, ce qu'il voulait transmettre, son investissement dans la réalisation de ce livre. Ce sur quoi il a consacré son art, à comprendre, conceptualiser et théoriser. Matthieu a été assassiné dans ces lieux qu'il s'attachait à observer. Il est mort comme il vivait, dans un quartier où, dans ses écrits comme dans son engagement, il luttait contre l'exclusion. Il croyait en une ville où l'ouverture à tous n'effacerait pas pour autant une part de ségrégation. Où le melting-pot résiste à l'homogénéité et l'habitant à l'éviction marchande par ses pratiques quotidiennes. Tout cela fait mode de vie, produit de la ville. Son assassinat, n'a pas éliminé le sens de son savoir et plus encore la production de savoir. Celle qui sous le choc peut sembler insignifiante, mais qui pourtant peut nous aider à comprendre l'incompréhensible. A résister à la bêtise humaine, à la catégorisation en races ou sa forme édulcorée d'« ethno-races », en espaces stigmatisés.

C'est pourquoi, Marie, Anaïs, Lydie, Max, Hovig et...Matthieu peuvent être fiers de ce qu'ils nous livrent. La compréhension pour tout un chacun de la manière dont un concept s'est construit et complexifié avec l'avancée des connaissances. Une description minutieuse des productions de gentrifications associant l'action politique, les logiques résidentielles et celles des usagers. Ce faisant, ils ouvrent des pistes à ce qui est insupportable aux obscurantistes et qui est au cœur de cet ouvrage. Le droit à l'existence de quartiers où le quotidien prend du sens, où du lien social peut se cacher derrière les rapports de domination, où la ségrégation ne se résume pas nécessairement à de l'exclusion. L'horizon d'une société urbaine où le mélange social, le cosmopolitisme comme l'entre-soi, tous les entre-soi, pourraient être vécus de façon apaisée.

La pensée commune décrit une ville malade où le « vivre ensemble » disparaît derrière les quartiers ségrégués. Dans cette représentation, la gentrification serait l'un des processus d'exclusion majeurs. Aujourd'hui le terme est utilisé pour désigner les évolutions des quartiers anciens centraux de Pékin à Bogota, de Lisbonne à Lille, de Londres à New-York... Tous ces

travaux ont en commun de décrire une transformation radicale, morphologique et sociale, de quartiers autrefois délaissés et devenus dorénavant des espaces « bourgeois ». Les quartiers gentrifiés sont les enjeux de la ville vitrine, celle où il ferait bon vivre. Les stratégies urbaines mobilisent l'histoire locale et retournent aux valeurs patrimoniales. Le neuf produit de l'ancien pour changer l'image des villes et mieux attirer les entreprises « en pointe ». Le peuplement doit être renouvelé autour des « nouvelles classes moyennes », des jeunes actifs à la recherche d'un mode de vie « urbain », des artistes, bref de tous ceux que le langage commun qualifie de « bobos ». Ces populations sont à la recherche des « quartiers villages », des villes populaires, où tout un chacun vit à proximité et se côtoie dans l'espace public. Pourtant, leurs présences transforment la ville à leur image et contribue à l'éviction des plus pauvres, du fait de l'augmentation des valeurs foncières et de la transformation d'un quartier dans lequel ils se sentent désormais étrangers. La gentrification est un processus contradictoire où la recherche de cohabitations sociales et cosmopolite aboutirait à l'exclusion et à l'homogénéisation sociale. Cette représentation a largement contribué au glissement sémantique des quartiers populaires devenus dorénavant le seul apanage des grands ensembles périphériques, où se retrouveraient les déplacés des quartiers anciens.

Mais, aussi séduisante soit-elle, cette thèse est loin de correspondre à une réalité universelle. Le processus est plus complexe et c'est toute la richesse de l'ouvrage de nous montrer que la gentrification est moins linéaire et, surtout, plus diversifiée qu'elle n'y paraît. Les auteurs ont su réaliser une tâche difficile en dépassant la compilation de leurs études respectives. Par leurs regards croisés sur neuf terrains en France, en Espagne, au Portugal et en Angleterre, ils élargissent le contenu d'un concept en construction, dont la définition reposait jusqu'alors sur quelques études empiriques anglaises ou nord-américaines, certes pionnières mais déjà anciennes, y compris pour celles qui ont tenté de la moderniser.

Les auteurs ne perdent pas de vue que la gentrification doit être analysée à travers les grandes transformations macro-économiques, car elle est un élément à part entière des recompositions des villes globales propres à la société post-fordiste. A la lecture de l'ouvrage, ce qui saute aux yeux, c'est une société urbaine subissant de plein fouet le passage d'une économie industrielle à une économie commerciale. Alors qu'au XIX^e siècle et durant une grande partie du XX^e, seules des parties circonscrites de la ville étaient un objet capitalistique, aujourd'hui c'est l'ensemble de l'espace urbain qui se marchandise, en devenant l'enjeu de spéculations foncières et immobilières. Dans ce contexte, les couches issues de la nouvelle société de service sont particulièrement convoitées, car elles contribuent, par leur présence, à une identification territoriale d'une ville vivante et remuante. En ce sens, et comme l'avaient déjà démontré David Ley au Canada ou

Catherine Bidou en France, la gentrification est la traduction spatiale des transformations sociales post-fordistes.

Mais le processus dépasse la seule question de la financiarisation de la ville. Car, pour les spéculateurs, il devient nécessaire d'adapter les espaces aux aspirations résidentielles des nouvelles couches montantes. Ces aspirations reposent davantage sur des idéologies culturelles que sur des valeurs marchandes : la ville nature, le voisinage, le bâti ancien, l'histoire locale, la ville festive et, surtout, le cosmopolitisme et la coexistence sociale. En d'autres mots, il s'agit de mettre en exergue ces valeurs d'ouverture et de métissage dans l'espace, afin de modifier son image pour le rendre attractif, mais aussi générer un profit producteur d'exclusion.

C'est sur ce processus social et économique complexe et contradictoire que repose la démonstration de l'ouvrage. Mais les auteurs réfutent l'existence de cadres contraints « d'un ADN » de la gentrification reposant sur des étapes invariantes selon les contextes. Pour eux, le concept n'est pas réductible à une succession de paliers conduisant inexorablement au remplacement des couches populaires par des couches aisées dans les quartiers anciens des villes. Ils montrent à l'inverse que ce processus s'adapte à la spécificité des quartiers, que les expériences individuelles des habitants produisent une diversité de situations. Ils ne nous présentent pas pour autant l'existence d'une ville idyllique. Les rapports de domination pour la conquête du territoire existent, l'exclusion des plus pauvres ou des minorités existe, mais pour autant nous ne sommes pas face à des oppositions dichotomiques telles que gentrificateurs contre gentrifiés, ou anciens résidents contre nouveaux. Les positions ne sont pas stables, les effets des comportements ne sont pas nécessairement intentionnels, l'exclusion n'est jamais totale et les habitants ne sont pas que des résidents. La gentrification implique de nombreux acteurs économiques, sociaux et politiques. Elle n'est ni positive ni négative. Je suis un bobo, et alors ? J'aime ma terrasse de café, ma salle de concert, côtoyer au quotidien celui ou celle dont je suis apparemment si lointain, et alors ? Elle participe tout simplement au fait urbain contemporain et la comprendre, c'est comprendre la ville.

C'est donc une grande force de l'ouvrage de décliner la gentrification au pluriel, en nous éloignant d'un modèle unique et rigide, en nous montrant tout à la fois sa complexité et son imprévisibilité. La transformation du peuplement, la valorisation architecturale et économique d'un quartier ancien ne se décrètent ni par une action politique, ni par une intervention des promoteurs. Parce que, si ADN il y a, il inclut nécessairement les marges de manœuvre des habitants des quartiers, les anciens résidents comme les nouveaux, ceux qui y vivent comme ceux qui y sont de passage.

Une autre force de l'ouvrage est de montrer qu'il ne peut y avoir une lecture des gentrifications sans une connaissance des recompositions de la ville globale, au sens géographique du terme cette fois-ci, c'est-à-dire dans l'ensemble de son périmètre et dans tous ses quartiers. C'est sans doute ici que l'ouvrage est le plus passionnant et le plus surprenant, car gentrifications riment avec ségrégation. Comme les sociologues de Chicago des années 1930 l'avaient déjà affirmé sur d'autres processus, la ville légitime les ségrégations. Par exemple lorsque les structures commerciales héritées de la période populaire persistent, les quartiers gentrifiés doivent être ouverts aux usages des anciens résidents, ceux des autres quartiers de la ville, y compris les plus ségrégués. Mais c'est aussi la nécessité du maintien d'une partie des habitants qui labélisaient –et définissent bien souvent encore– le quartier. Dans ce domaine, comme le font les auteurs, il faut savoir décrypter finement les ségrégations nouvelles ou persistantes. Par exemple, lorsque les gentrificateurs mobiles ont la capacité d'utiliser les ressources de la ville au sens large, quand les gentrifiés moins mobiles se trouvent pris au piège de la transformation de leur quartier et s'y sentent enfermés.

C'est pourquoi il faut lire cet ouvrage. Pour comprendre que les gentrifications ne sont pas que des processus résidentiels, qu'elles ne se réduisent pas à des mécanismes d'exclusion, que derrière des rapports de domination peuvent aussi se développer des formes de liens sociaux inédits, qu'elles ne se s'imposent pas ni se décrètent, qu'elles ne se diffusent pas systématiquement dans l'espace alors qu'elles impliquent pourtant l'ensemble des quartiers de la ville, qu'elles sont bien souvent imprévisibles. Et, surtout, parce qu'il nous oblige à penser les gentrifications dans une ville qui se doit d'être plurielle.

Jean-Pierre Lévy, novembre 2015.